

LELO⁽¹⁾

On peut constater la présence d'un certain nombre de mots d'origine basque dans les langues espagnole, portugaise et, plus rarement, dans le catalan et le provençal. Ces mots ont été probablement empruntés au basque à une époque éloignée. Le plus souvent ils se rencontrent aussi bien dans le portugais comme dans l'espagnol. Ils sont considérés comme restes de l'ancienne langue basque par certains, par d'autres comme restes de la langue ibérique. Ces derniers identifient ces deux langues qu'ils croient n'être qu'une seule et même langue. Ces restes se sont conservés dans les langues romanes que nous venons de citer et en basque. «L'insignifiance des changements de formes est encore en ce cas aussi remarquable qu'importante» (2). Quelques-uns de ces mots de l'ancien basque ou «ibère» on s'efforçait d'expliquer au moyen de l'arabe, des langues berbères, germaniques et celtiques, mais sans en arriver à des résultats satisfaisants. Les langues ougro-finnoises n'étaient pas prises en considération, bien que l'hypothèse finnoise existât dans la question de l'origine des Basques. Cette hypothèse n'a pas moins de 100 ans. Le créateur de l'hypothèse finnoise fut le savant philologue Christian Gottlieb von Arndt en Russie. Dans son fort intéressant ouvrage: «Ueber den Ursprung und die verschiedenartige Verwandtschaft der europäischen Sprachen. Herausgegeben von Dr. Joh. Ludwig Klüber, Frankfurt am Main 1818», p. 19-29 (Cf. Remarques à la fin du livre), qu'il a présenté en manuscrit en langue française vers 1792 à l'impératrice de Russie Catherine la Grande, on trouve pour la première fois la supposition de l'affinité de l'euskara avec les langues finnoises et plus généralement avec les idiomes ouralo-altaïques. Le manuscrit d'Arndt mérita

(1) de me permettrai, dans un prochain numéro, de présenter quelques observations à M. Goutman Julio de Uquijó).

(2) Georg Gerland, Die Basken und die Iberer, Gröber's Grundriss der romanischen Philologie, H. Lieferung, Strassburg, p. 331.

l'éloge de ce vaste génie sur le trône qu'était l'Impératrice Catherine la Grande, et l'ouvrage fut même annoté en marges de Sa propre main. Selon M. Bladé (Etudes sur l'origine des Basques, Paris 1869 p. 76) Arndt est le premier-savant qui ait affirmé que le basque appartient à la même famille que le finnois et le samoyède. M. Bladé dans sa citation confond les pages du livre de M. Arndt et se trompe relativement à l'année de l'édition de l'ouvrage. Certaines suppositions du créateur de l'hypothèse traitant de l'affinité entre le basque et les langues ougro-finnoises ont indubitablement vieilli vu les progrès réalisés depuis par la linguistique. Presque tous les mots qu'il cite comme exemple de l'affinité qu'il a pris à tâche d'établir, au nombre de 50, ne supportent pas la moindre critique. Néanmoins dans l'ouvrage d'Arndt on trouve des remarques fort intéressantes (la parenté des Basques avec les Ibères et les Celtes p. 27, 19; la parenté des Basques et des Aquitains p. 51). Ces remarques ont été depuis traitées à fond par Humboldt et Luchaire. Cf. Wilhelm von Humboldt, Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelt der vaskischen Sprache, Berlin 1821. A. Luchaire, les origines linguistiques de l'Aquitaine, Paris 1877.

M. Klaproth dans le «Journal asiatique» (t. III, 1823 : Comparaison du basque avec les idiomes asiatiques et principalement avec ceux qu'on appelle sémitiques, p. 209) cite entre autres les comparaisons suivantes des mots basques avec des mots ouralo-altaïques:

b. <i>zuria, churia</i> — blanc	samoyède <i>syr, sirr.</i>
b. <i>orena</i> (orein 1) — cerf	toungouse <i>oron</i>
b. <i>neska</i> — fille	esthonien <i>neitsit</i>
	samoyède <i>neatzyke</i>
b. <i>garra</i> — flamme	Kriwo-livonien <i>karst</i> — chaleur
b. <i>muga</i> — frontière	ostyake de Berezow <i>moûkout</i>
b. <i>uria</i> — pluie	assane et kotove en Sibérie <i>ouri.</i>

Quelques-uns de ces exemples se rencontrent chez les successeurs de Klaproth. Quant à ce dernier, il est fort probable qu'il ignora complètement l'ouvrage d'Arndt, autrement il s'en serait servi à l'appui de ses suppositions. Généralement il ne déduit rien des matériaux qu'il a rassemblés.

R. Rask est tout à fait d'accord avec les conclusions du savant linguiste de St-Petersbourg (Cf. R. Rask, Ueber das Alter und

die Echtheitsder Zend-Sprache und der Zend-Avesta, und Herstellung des Zend-Alphabets; nebst einer Uebersicht des gesammten Sprachstammes; übersetzt von Friedrich Heinrich von der Hagen, Berlin 1826, p. 69-71).

Selon lui, après les recherches d'Arndt il est très plausible que la langue basque appartienne à la même famille (Geschlechte) que la langue finnoise et celle des Samoyèdes (Supplément de Hagen: la lettre de Rask à Nyerup de S'Petersbourg en mai 1819). Dans sa préface à la traduction de l'ouvrage de Rask (p. V), Hagen considère les Lapons, les Finnois et les Basques comme des peuplades, liées entre elles par des liens de parenté.

La question qui nous intéresse est mentionnée par A. Th. d'Abbadie et J. Augustin Chaho dans les «Études grammaticales sur la langue euskarienne, Paris 1836» p. 17-21. Dans les «Prolégomènes» leur auteur, d'Abbadie, constate les particularités qui l'ont frappé et qui rapprochent l'euskara au groupe des idiomes dont les ramifications principales sont les langues magyare, finnoise et lapone.

Le professeur de Strasbourg, M. Bergmann (Les Gètes..., Strasbourg, Paris 1859, p. 70-71 v. au renvoi) estime les Basques comme peuple de race sabméenne (lapo-finnoise). D'après ce qu'il dit p. 51, il fait appartenir à cette race les Finnois, les Esthoniens et les Lapons qui, après avoir quitté les plaines de l'Oural et de l'Altai, ses ont assis dans le nord de l'Europe et sur les bords de la Baltique. «Ces peuplades sabméennes», dit-il (p. 52), «occupaient même toute la zone austro-septentrionale du pays appelé dans la suite la Keltique, et nommé plus tard encore la Germanie». Une partie de ces peuplades fut rejetée au sud-ouest par les Celtes. «Celles qui ont été rejetées au sud-ouest ont été successivement et à mesure que les Celtes se sont avancés dans cette direction, poussées jusqu'aux pieds des Pyrénées, où leurs descendants prirent dans la suite le nom de *Vaskes*» (Cf. p. 71.)

Au point de vue grammatical l'auteur trouve une ressemblance tellement frappante entre la langue basque et les langues du groupe sabméen, que l'opinion qui les fait appartenir à une seule et même famille lui semble fort admissible. «Il n'y a» continue-t-il, «que la lexique qui diffère d'un de ces idiomes à l'autre. Mais ces différences lexicographiques s'expliqueraient par celles de l'âge et des circonstances géographiques où se sont trouvés l'un par rapport à l'autre ces idiomes».

L'hypothèse finnoise intéressa aussi le prince Louis-Lucien Bonaparte. (Langue basque et langues finnoises. Londres 1862). Cet éminent savant, à qui la science est fort redevable, surtout dans la question Basque, admet une différence nettement marquée entre la langue basque et les idiomes finnois, mais néanmoins il souligne certaines ressemblances (1) qui lui paraissent d'autant plus frappantes que l'euskara diffère tellement d'avec toutes les autres langues.

Les recherches les plus énergiques dans la voie de l'hypothèse finnoise sont dues, sans contredit, à M. le comte de Charencey.

Ses travaux à ce sujet sont pleins d'intérêt. V «La langue basque et les idiomes de l'Oural».

I. fascicule, Structure grammaticale et déclinaison, Paris 1862; II. fascicule, Déclinaison et comparaison avec divers idiomes, Mortagne 1866. L'auteur démontre les analogies dans certaines formes grammaticales et indique la conformité de quelques mots. V. If. et II f. surtout p. p. 127-131 (2).

Les pages 131-137 du f II le comte de Charencey consacre à la constatation des différences existant entre ces deux langues. D'après les données de la science d'alors il trouve tout aussi téméraire de certifier l'affinité de la langue basque avec les idiomes de l'Oural que de la nier. Cf. «La langue basque et les idiomes de l'Oural» du même auteur dans la «Revue de linguistique,» t. XXVI, Paris 1893, p. p. 118-135, 213-237. Cet ouvrage parut aussi sous forme de brochure.

Dans le susdit livre de M. de Charencey, l'auteur admet la possibilité que les ancêtres de la race euskarienne aient habité la région comprise entre le Caucase et le Volga (Revue de linguistique, t. XXVI, p. 121; brochure p. 4).

Dans l'«Ethnographie euskarienne» (Bulletin de la Société de Géographie, commun du 2 mars 1888). il s'est efforcé de faire ressortir les raisons qui militent en faveur de cette manière de voir. Ainsi dans son ouvrage qui paraît en 1893 M. de Charencey en ar-

1) 1°. La formation du nominatif pluriel (Cf. le lapon du Finmark, le hongrois).

2°. La déclinaison définitive. (Cf. le mordouin).

3°. La conjugaison objective pronominale (Cf. le mordouin, le vogoule, le hongrois).

4°. L'harmonie et la permutation des voyelles.

(2) Analogies des terminaisons : gén. en basque — en, en suomi, tcheremisse et mordvin - *n*; dat. en basque - *i*, en lapon (illatif) - *i*; l'instrum. en basque *ka* ou *ga*, en tcheremisse (comitatif-allatif) - *ka*. Nomin. plur. en basque *ak*, en lapon-suédois - *ak*, *gak*, en magyar *ak*, *ek*, *ok*, suivant les lois de l'harmonie des voyelles. Le nom de *bederatzi*, neuf, est forme de *bat*, un, comme en suomi et esthonien. En euskara, aussi bien que dans les langues ouraliennes, existe une loi (aujourd'hui assez mal observée des Basques), en vertu de laquelle deux consonnes contiguës ne peuvent commencer un mot.

rive à la conclusion que l'origine ougro-altaïque d'une partie de mots cités par lui ne semble guère contestable. «Peut-être en est-il de même d'un certain nombre d'éléments de la déclinaison», ajoute-t-il. A en juger d'après cela «tout semble donc indiquer que si les dialectes n'appartiennent pas à la même souche que l'euskara, cependant les peuples qui les parlent se sont trouvés en relations plus ou moins suivies avec les ancêtres de la race Vasconne. Au reste, ce sont ces derniers qui ont emprunte aux Ougro-Finnois et non pas les populations des régions orientales qui ont reçu des Vascons. Ce serait une présomption en faveur de la supériorité de civilisation de celles-ci, dès les temps les plus antiques». La question est traitée presque de la même manière par le savant hongrois M. F. Ribary (Essai sur la langue basque, traduit du hongrois par Julien Vinson, Paris 1877, p. 10-11). L'auteur nie la supposition que la langue basque fait partie des idiomes finnois, mais il accepte la possibilité que les Euskariens fussent en contact avec le finnisme.

Le savant allemand M. le D^r. Arno Grimm s'est servi des travaux du comte de Charencey et du prince Bonaparte (Arno Grimm, Ueber die baskische Sprache und Sprachforschung, Ratibor 1884, p. 31-35). Son ouvrage est un abrégé clair et précis dont le but est «d'attirer l'attention sur les différentes ressemblances, si saillantes de la langue basque et des idiomes ougro-finnois». Ceux qui désireraient faire plus ample connaissance avec ces affinités qui figurent chez les auteurs qu'on vient de citer, je me permets de les renvoyer à l'ouvrage de M. Bladé qui est fort complet et très documenté en la matière: «Etudes sur l'origine des Basques, Paris 1869», p. 76-97; 335-342. L'opinion personnelle de M. Bladé est nettement exprimée à la p. 342: «Il importe néanmoins de reconnaître que, malgré ces nombreuses dissemblances, le basque et les idiomes touraniens possèdent en commun un certain nombre de termes caractéristiques d'idées simples et d'un état social rudimentaire. Ces termes paraissent bien être des radicaux. On a pu constater aussi, dans le tableau imprimé à la p. 97, les analogies qui existent entre les noms de nombre 1, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 10 dans le basque, et dans les langues de la classe finnoise. Enfin il existe, sous le rapport de la conjugaison, des rapports plus ou moins nombreux entre l'eskuara et certains idiomes touraniens, notamment le samoyède, le mordvine et le hongrois».

A la p. 95 l'auteur indique la nécessité qu'il y aurait de faire des recherches plus détaillées et approfondies sur les radicaux des principaux idiomes touraniens: «Il est grandement à désirer que les

érudits entreprennent bientôt, sur les radicaux des principaux idiomes touraniens, des recherches moins incomplètes que celles qui ont été faites jusqu'à ce jour. Leurs travaux jetteront une plus vive lumière sur les rapports des diverses langues qui se rattachent au même groupe philologique, et ils permettront aussi de déterminer avec plus d'exactitude la nature et l'importance des affinités que l'eskuara peut avoir avec elles»

Quand Bladé émettait l'avis qu'il serait bon d'avoir des recherches plus complètes sur les radicaux des principaux idiomes touraniens pour pouvoir expliquer d'une manière plus sûre les liens qui unissent l'euskara avec ces idiomes, Donner venait de commencer ses recherches sur les radicaux ougro-finnois (Suomi 1866). Maintenant son beau travail «Vergleichendes Wörterbuch der finnisch-ugrischen Sprachen» répond en partie aux vœux exprimés par Bladé. Il faut espérer que l'Académie des sciences de S^t-Pétersbourg prendra des mesures afin de donner un plus grand développement à l'éminent ouvrage de Donner. La chose dans ce domaine de la science n'admet point de retard possible. Car à propos de certains peuples composant la famille des nations de langues touraniennes on peut répéter le mot bien connu qui se rapporte aux Basques: «Un peuple qui s'en va».

Comme nous l'avons déjà pu observer, les partisans de l'hypothèse finnoise soulignent certaines propriétés linguistiques donnant à croire que la langue basque fut jadis en rapports avec les idiomes ougro-finnois. Si cette pensée, cette supposition est vraie, il doit y avoir dans les langues ougro-finnoises des mots correspondant aux mots de l'ancien basque. Néanmoins, vu la position actuelle de la question et le caractère des recherches préliminaires, il faut absolument faire attention dans la comparaison des mots basques et ougro-finnois à ce que le sens des mots et leurs formes extérieures, soient aussi identiques que possible, c.-à-d. que la comparaison n'est possible qu'entre les mots se rapprochant non seulement par l'habitus phonétique, mais aussi par le rapport sémasiologique.

Se basant seulement sur un matériel ainsi constitué il est, peut-être, possible d'avoir quelques indications sur les relations existant entre le système phonétique basque et ougro-finnois, comme conditions à des recherches de certaines étymologies, comme moyen à la caractéristique scientifique des rapports basque-finnois. C'est à la linguistique d'éclaircir cette question d'un intérêt supérieur comme au point de vue purement historique et d'une manière plus générale au point de vue de l'histoire de la civilisation. Mais pour mener

sa tâche à bien, l'historien doit avoir à sa disposition des matériaux fournis par la linguistique. Il faut donc que son travail soit précédé de celui du linguiste.

Le comte de Charencey est le premier qui présenta le matériel lexicque en faveur des rapports entre la langue basque et les idiomes finnois.

b. *suge* (1) serpent, esth. (dial. de Dorpat) *siug-id*.

b. *ergi* bouvillon (2), fin. *härkä* bœuf, veps. *härg*, vot.-ärçä, esth. *härg-bœuf*.

härrik-veau, livonien *ärga*, l. *ärg-por* *ërgi*

une paire de bœufs, lap. *härgge*, outs. *härggi*

renne mâle (du Nord), tOUNG. *örgö* — bœuf.

Quant au second exemple, il est sceptique et explique la consonance et la presque identité de sens par une coïncidence fortuite. Selon lui, *ergi* dérive de la racine w-mâle, affaiblie en *er* (3). Dans ses «Recherches sur les noms d'animaux domestiques» il dit: «*Ergia*, le bouvillon, est certainement formé de la racine *er* ou *ar*, mâle, comme dans *akher*, bouc, et de la désinence *gi* pour *ghei*; littéralement l'animal destiné à devenir étalon. Ce mot n'a, à coup sûr, rien à démêler, malgré la ressemblance de son, avec le suomi *haerke*? un renne mâle; lapon *herke*, esthon. *haerg*, un bœuf». De Charencey nie la connexion entre deux mots consonnants de même signification, néanmoins il trouve possible de confronter des mots comme «*anaïa*», frère en basque avec le mot esthonien «*wend*» et suomi «*weli*» id. Dans «La langue Basque et les idiomes de l'Oural» Revue de linguistique, t XXVI, p. 221-237) l'auteur compare les complexes de sons basques et ougro-finnois qui diffèrent énormément et par les formes, et par le contenu. Il m'est absolument incompréhensible, pourquoi le comte de Charencey, en comparant de telles dissemblances comme «*anaïa*» et «*wend*», nie le rapport évident d' «*ergi*» avec les mots ougro-finnois qui viennent d'être cités, et lui trouve une explication qui étonne par sa trop grande subtilité.

1) De Charencey dit : «Encore un de ces rarissimes noms d'animaux qui nous rappellent les idiomes de l'Europe Orientale : cf. esthonien (dial. de Dorpat) *Siug*». Cf. Quelques étymologies euskariennes, Revue. . . t. XXXI, 1898, p. 535; La langue basque et les idiomes de l'Oural, Revue. . . , p. 236, Brochure p. 41.

2) *härgge*, *härge* tarandus rangiferinus castratus, cf. chez y A. Früs, Lexicon Lapponicum, Christianise 1887.

3) Dr Charencey, La langue basque. . . , Revue de ling. . . , p. 227, dans la brochure p. 32. Id., Recherches sur les noms d'animaux domestiques, de plantes cultivées et de métaux chez les Basques et les origines de la civilisation européenne, p. 14. , Actes de la Société philologique, t. I, N° 1, mars 1869.

Dans mes traités précédents (Zwei finnisch-ugrische Wörter im romanischen Sprachgebiet (Beiträge zur Kunde der indogerman. Sprach., 29 B. p. 154). La théorie esthonienne (Revue de linguistique t 41, p. 166). La signification de *gar*, *kar*, *khar*, dans quelques mots composés basques (Revue de linguistique, t. 41, p. 169). Finnisch-ugrische Wörter im romanischen Sprachgebiet (Revue de l., t. 41, p. 260) je cite des mots basques et ougro — finnois dont la ressemblance, l'homogénéité: et l'identité ne font pas l'ombre d'un doute. L'un des liens rapprochant les Basques avec les peuples ougro-finnois, pour le cas présent avec les Esthoniens, c'est le mot —«*Lelo*». «*Lelo*» est le dieu du chant, selon toute probabilité, chez les Basques comme chez les Esthoniens. Chez les uns comme chez les autres il se rencontre personnifié dans l'ancienne chanson populaire. Le nom propre «*Lelo*» est devenu nom appellatif «*Lelo*» avec, la signification de l'art dont le patronnage était l'attribut du dieu disparu. Dans les langues des deux peuples nous rencontrons ce mot dans la signification : «chanson, refrain». Le voisin roman du Basque, l'Espagnol emploie le même mot, mais il lui donne une signification capable de vous surprendre et de vous intriguer. En espagnol «*lelo*» signifie «insipide, stupide, sot». Diez (Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen, Bonn 1887, p. 463) explique, sans entrer dans les détails, en disant seulement : «Selon Larramendi, du basque *lela* ou *loloa* «sans sel». En cela il renvoie à Mahn. Ce dernier (Etymologische Untersuchungen auf dem Gebiete der romanischen Sprachen, Berlin 1855, p. 58, 59) explique que ce *lela*, *loloa*, *lolea* au figuré, et non au sens propre du mot, veut dire «sans sel». Il cite des mots basques correspondant à l'expression, sans sel" et ajoute:

„, donc Larramendi dit seulement qu'en espagnol *lelo*, est égal au basque *lela*, *loloa* et en dérive, mais ce que ce mot signifie, à proprement parler, en basque, il n'en parle pas. De quoi il s'agit dans la question, nous apprenons, d'après les «Berichtigungen und Zusätze» de W. von Humboldt, par le plus ancien poème basque, dont la première strophe se rapporte à un épisode mythique.”

Humboldt (1) Cite un antique récit, communiqué par Juan Ibañez de Ibañen d'après l'antique manuscrit: „Lelo fut un homme fort considéré en Biscaye. Pendant qu'il prenait part à une expédition

(1) Humboldt, Berichtigungen und Zusätze Zum ersten Abschnitte des Zweiten Bandes des Mithridates über die cantabrische od. baskische Sprache, Berlin 1816, p. 81, 82.

hors de sa patrie, sa femme *Tota* fut en liaison illicite avec un certain *Zara* et en devint enceinte. *Lelo* revint et les deux adultères résolurent d'attenter à sa vie. Le meurtre leur réussit, mais cette mauvaise action s'ébruita et, à l'assemblée du peuple on résolut de bannir les criminels, et un décret fut prononcé que dorénavant tout chant doit être précédé d'un hommage rendu à la mémoire du malheureux *Lelo*.

«En effet», ajoute Humboldt, „ les vieux se rappellent encore une chanson dont le refrain fut :

Leluan, Lelo,
Leluan dot gogo.

Le dicton, „ *betiko leloa* ” — „ éternel Lelo ” fort probablement se rapporte à ce récit.» Iburguen trouva sur un vieux parchemin à moitié rongé des vers, un chant fort long, où il est question de la guerre cantabre. (25-19 av. J. C.) et en copia une partie. Humboldt communique les strophes copiées dont je cite la première se rapportant à Lelo :

„Lelo! il Lelo,
Lelo! il Lelo,
Leloa! Zarac I
Il Leloa. (1)

Dans le dictionnaire manuscrit de Silvain Pouvreau à Paris il est question du refrain de cinq vierges — *bortz virginen leloa*. — *Lelo* a la signification „refrain” dans le 189° proverbe chez Oihenart:

„*geroa alferraren leloa*, —

« à demain c'est du fainéar le refrain”

L'adjectif, „ *lelotsua*, » dérivé de *lelo*, signifie „ fameux, orgueilleux”

Selon van Eys (p. 250), *lelo* en basque signifie „refrain”, et *lelo* en espagnol, „ vient du basque.” Azkue (1, 541) cite les significations suivantes :

„1° ritournelle, cantilène, refrain.

2° chanson. 3° thème, dispute. 4° renommée, réputation

5° gloire. 6° niais, nigaud. 7° habitude, usage, coutume. ”

1) D'avezac (Actes de la société philologique, t. I, n° 4, février 1872) trouve me grand ressemblance avec le «*Kelirnah* arabe».

Lâ ilah
Illâ Allah
Lâ charyk
L'illah.

Quant à moi, je n'en trouve aucune.

Par conséquent *lelo* en basque signifie premièrement „refrain, chanson”.

En basque *lela*, *loloa* signifie, selon van Eys,— „insipide, stupide”. Le mot *Lolo* (p. 256) il ne traduit pas. Il cite ce mot d’après Axular (Guerocho guero, Bayonne 1864, p. 275). A la p. 264 il annonce qu’il ne sait pas la signification des mots *uli* et *lolo*. Van Eys pose la question, le mot *lolo* ne présenterait-il pas une variante du mot *lela* „insipide”, mais il ne la résout pas. Pouvreau n’en donne pas la traduction. Chez Azkue (p. 552) *lolo* : „inerte, inactif, mou, musard;” *loloka* : „inerte, inactif” ; *lolokeria* : „sottise”.

Mahn pense avoir trouvé un rapport entre le mot signifiant le nom d’un héros, la dénomination d’un refrain, d’un chant, d’un chant populaire et les termes : insipide, stupide.

Diez et van Eys sont persuadés de la vérité de son raisonnement que voilà : “ Il n’est pas étonnant raisonne M. Mahn, que cette expression devenue proverbiale, „ éternel *Lelo*” à la longue commença à avoir le sens d’insipide, stupide, et de là elle eut la signification correspondant à ce sens nouveau qu’on lui prêtait. Ainsi le nom propre servit aux Basques à former le nom appellatif et l’adjectif desquels les Espagnols ne prirent, que l’adjectif”. Cette supposition, il est évident, ne supporte pas la critique la moins sévère. Est -il possible que les Basques puissent être accusés d’un pareil sacrilège vis-à-vis de leur passé, ces mêmes Basques qui sont si attachés à leurs traditions nationales, que la domination de la civilisation romane qui est. de beaucoup supérieure à la leur, durant de longs siècles ne parvint pas à effacer les particularités. Ce peuple qui défendit avec tant d’abnégation et de courage son indépendance, son cher langage que le diable même selon lui, est en peine de comprendre; ce peuple brave, fier et noble, qui défendit plus d’une fois à main armée son sol natal, ce peuple, dis-je, n’est guère en état, selon toute évidence, de se rendre coupable d’une pareille profanation à l’égard du sentiment national. Du reste, je doute fort, qu’il se trouve un peuple capable de confondre de telles choses comme la conception d’une chanson nationale et du mot de, „ bêtise” en une seule expression servant à exprimer l’idée générale de sottise. Malin a beaucoup fait pour les Basques et, selon moi, c’est pour ne pas avoir traité la question avec toute la rigueur Scientifique nécessaire qui lui est généralement propre, qu’il en est arrivé à supposer une telle légèreté et frivolité chez un peuple plein d’abnégation pour son pays et d’une si touchante sollicitude pour ses mœurs et ses chants nationaux.

Nous avons affaire en ce cas à deux mots totalement différents empruntés aux idiomes ougro-finnois.

(1) Esthonien *lēlo* (*lēlo*) chant (avec refrain *lelo*); les Esthoniens de Pskoff et de Werro appellent leurs chants populaires — „*lelo*” Ce mot attira l’attention de Mahn. «Il est fort étrange et plein d’intérêt que les Esthoniens de Pskoff intercalent facilement dans leurs chants le refrain „*lelo, lelo*”, dit-il et renvoie à Neuss, „*Ehstnische Volkslieder, Reval 1850-1852*”, Vorr.. p. VI”.

Selon Wiedemann (*Ehstnisch— deutsches Wörterbuch, S’Petersburg, 1893.*), „*Lēlats*, comme on suppose, est une ancienne divinité à laquelle se rapporte le refrain *lēlo, lēle*”. Cette divinité est actuellement complètement ignorée par les Esthoniens d’aujourd’hui. Les Basques aussi ont tout à fait oublié leur héros „*Lelo*”. Le récit dont il forme le centre n’eut un grand retentissement que grâce à Humboldt.

A l’heure actuelle on est en possession de clichés pris sur ce précieux manuscrit contenant une partie du chant de *Lelo*. Ces clichés sont reproduits par M. Julio de Urquijo, qui consacre ses forces et sa fortune à la science et à son peuple. Sa bibliothèque est un vrai trésor.

Il est donné d’espérer que, grâce au labeur ininterrompu de M. de Urquijo, nous aurons bientôt le plaisir de faire connaissance avec le matériel abondant qui n’attend que l’heure de la publication et avec tous. ces manuscrits d’un si grand intérêt pour la science que M. de Urquijo a rassemblé avec tant de soins et de-savoir.

D’où M. Wiedemann a pris le nom de *Lēlats*, cela m’est tout à fait inconnu. Mais il est impossible de supposer qu’un savant aussi sérieux l’ait tout bonnement inventé. Quant à l’ignorance de la langue esthonienne, il serait ridicule de l’en accuser.

Admettons même l’impossible, qu’il se soit trompé, mais en pareil cas il est peu probable qu’un si profond connaisseur de la langue et du peuple esthonien, comme l’était M. le Dr Hurt, mort depuis peu, que les Esthoniens ont l’honneur de compter parmi les leurs et à qui l’Académie des sciences de S’-Pétersbourg a confié le soin de la deuxième édition du dictionnaire de Wiedemann ait pu laisser passer une si grande incohérence, sans la remarquer. J’estime. que du temps de Wiedemann le nom cité „*Lēlo*” ou „*Lełats*” était encore vivant dans le souvenir du peuple, mais maintenant les Esthoniens comme les Basques ne s’en souviennent plus.

M. le Dr. J. Hurt (*Alte Harfe, vollst. Sammlung ehstn. Volkslieder, Dorpat 1886, p, 202, 203*) communique le chant populaire

dans lequel nous rencontrons *lĕlo* comme l'un des personnages. La chanson citée commence par une interpellation à *Lelo*. Concurrément au mot *lelo* nous trouvons le mot *laul* d'ans le sens de „chanson” comme apposition 1). Le chanteur s'adresse à *Lĕlo* en lui demandant où a-t-il été. L'autre (j'emploie le masculin au lieu du féminin „chanson”, car ici la personnification est évidente, et il est question du dieu du chant) raconte qu'il a vécu dans les marais sous la mousse, sous les larges feuilles dans les bois. Là il se régalaît de toute sorte de baies. Il apporte à la maison les baies de la bourdaine comme flatterie à l'égard de sa mère et comme demande à l'adresse de son père. La fin en est excessivement intéressante : «

„Ei ole leel'o maasta lõütü,
Maasta lõütü, puusta tettü.
Leel'o tulnu taiva alta,
Pühä pilvede vahelta,
Päät päivä kumeriku,
Alt kuu kõveriku.
Orna tuodu leel'o lehe',

Laulu sõna' kõnne kõrra”

Lĕlo ne descend pas ni de la terre, ni du bois. *Lĕlo* est venu du ciel, par les nuages sacrés, de plus haut que le disque rond du soleil, de plus bas que ne sont les cornes recourbées de la lune Les derniers mots du chant sont prononcés par *Lĕlo* lui-même «C'est moi qui apporte la feuille de *leelo*, paroles du chant, images de la langue.»

Selon Neuss (Ehstnische Volkslieder, *lĕlo* esthonien n'est qu'une imitation du russe, „*liali*, *liouli*”). Mahn cite à l'explication du 'mot basque *lelo* l'esthonien *lĕlo* d'après Neuss, mais il ne fait pas mention de la susdite supposition, la trouvant, selon moi, impossible. M. Potébnia me confirme dans l'improbabilité de l'opinion de Neuss. Dans le «Russky Philolog. Vestnik, 1882, p. 219-226, Potébnia étudie le refrain qui se rencontre dans les chants printaniers et nuptiaux : *leliou*, *leli*, *lelio*, *liouliouchi*, *liouliouchki* — *lioutiou*, serb *lel'o* et en arrive à la conclusion que la supposition qui croit sousentendre dans ces mots la divinité slave *lel'* n'est que fort peu établie. Dans tous ces, *leliou*” etc. . . il ne voit qu'une exclamation, un refrain. Quant aux significations supposées de ces exclamations, refrains, elles n'ont, selon lui, qu'une dose minime de probabilité et sont fort douteuses.

(1), Leel'okene, Laulukene!

Dans l'esthonien et le basque la situation est toute autre. *Lelo* ici ne peut être une simple exclamation, un refrain sans signification déterminée, mais 1° un être ou bien quelque chose de personifié et 2° un mot ayant un sens déterminé. Celui qui voit dans l'esthonien *lēlo* un emprunt à la langue russe doit admettre 1° qu'un peuple riche par ses chants, possédant un poème national (Kalewi poëg) intitula son avoir, la production d'un art qui lui est commun depuis des siècles par une exclamation, par un refrain dénué de tout sens, pris des chansons d'un peuple totalement étranger, et qu'il ait adopté ce même refrain pour la dénomination d'une conception mythologique; 2° que le peuple débiteur, les Esthoniens conservent pieusement en sa forme et sa signification un mot étranger, tandis que le Slave soumet son bien à des modifications diverses et en ôle toute signification. Esthon. *leTotama* (*lël'otama*) chanter une chanson de *lēlo*, „ein Volkslied rhythmisch rezitieren „réciter rythmiquement une chanson populaire».

Esthon. *lelletus* allitération, *lelletama* allitérer, *lelu* criailerie, cri; finn. (suomi) *loilu* chanson poissarde, *loilotus*, chanson grossière *loilottaa* chanter grossièrement, brailler; lapon *lillot*, *lilom* (cf. esth. *loil-* lullender gesang) *lallare* -n'entrent pas en la question.

II. Esthonien *lolu*, *lollakas*, *lol'ikas* —insipide stupide, mou, négligent"; lol'l'itama „être insipide, sot; jouer l'insipide, être ivre"; lol'l' „mou, inerte inactif, sot, stupide, engourdi"; *läne lol'l'* sobriquet des Esthoniens de Vüke employé par leurs voisins à leur adresse; *loll'-Mats. rōtsi-lol'l'* (gros mots) „niais, nigaud". Dans la langue allemande d'Esthonie on emploie le mot „*lollig*" dans le sens d'engourdi, endormi, indolent, mou, flasque, sot, insipide, borné. Lapon *loliš*, *lollica* jaloux, défiant, soupçonneux; *lollo*, *lolo-zelo* typia rivalitas.

De ces deux mots ougro-finnois que je viens d'étudier sur ces quelques pages dérivent les expressions espagnole et basque. Dans la langue basque ces deux formes de mots sont encore séparées, l'espagnol n'a conservé qu'un seul mot et encore en lui attribuant la signification du mot disparu.

Ainsi le mot que nous venons d'étudier parle en faveur de l'existence des rapports entre Basques et Ougro-finnois. *Lelo* et les autres mots qui ont été déjà publiés par moi ou que je suis en train de préparer? à la publication, indiquent que ces mots correspondent le plus étroitement aux mots esthoniens.

Pour qu'il existât entre deux peuples d'alors une communauté de mots ces peuples devaient être en des relations étroites et sui-

vies de fort près, c'est-à-dire être voisins. Il me semble que les crânes trouvés pendant les fouilles qui ont servi de base à la «théorie esthoniennne» de Pruner Bey, et les liens étroits qui existent entre certains mots basques et esthoniens donnent le droit de supposer que dans le pays basque ou dans les environs immédiats vécut un peuple ou une partie d'un peuple ougro-finnois dont la langue se rapproche le plus de l'esthonien.

Vu la civilisation primitive d'alors, la prière à un seul et même dieu et la dénomination commune pour un bien d'une très grande importance civilisatrice — du chant, était un lien indissoluble entre deux peuples. Cette communauté ne pouvait résulter que d'un long et amical voisinage.

Pscoff (Russie).

Rodolphe GOUTMAN.

